

**Éditorial :**  
**Ces clés pour (re)lire Rachid Boudjedra.**

**Editorial :**  
**These keys to (re)reading Rachid Boudjedra.**

**SLIMANI Ismail<sup>1</sup>**

Université Sétif-1 Ferhat Abbas | Algérie  
Laboratoire SACER, université de Mostaganem | Algérie  
Ismail.slimani@univ-setif.dz

**D**ès le début, l'objectif de ce numéro était de proposer aux chercheurs en littérature de se pencher à nouveau sur l'œuvre de Rachid Boudjedra. Ceci, sachant que cette dernière, que l'on pourrait qualifier minimalement de prolifique, a fait l'objet de maintes travaux universitaires. A priori, nos attentes s'orientaient sur des relectures des textes anciens avec les outils d'analyse proposés par les approches les plus récentes. Mais en parallèle, elles visaient aussi à susciter des lectures des textes les plus récents de Rachid Boudjedra. Nous voulions, en effet, jeter la lumière sur les écrits des deux dernières décennies qui restent moins travaillés par rapport aux anciennes parutions des années 70,80 et 90. Ce sont justement les deux axes majeurs des contributions réunies dans ce numéro thématique. L'œuvre de Rachid Boudjedra, inaugurée par le recueil de poésie *Pour ne plus rêver* (1965), soufflera d'ici une année sa soixantième bougie. Ce qui est remarquable c'est l'engouement qu'elle continue de susciter chez le lectorat, particulièrement chez les critiques-universitaires, et ce, toutes générations confondues. C'est dire le caractère « ouvert », pour reprendre Umberto Eco, de cette œuvre. Ceci sans oublier sa diversité générique avec une large palette réunissant des romans, une pièce de théâtre, deux recueils de poésie, des essais, des pamphlets et un journal. À cela s'ajoutent des scénarii pour le cinéma ainsi que des chroniques et des articles pour la presse écrite. Par conséquent, une œuvre qui mérite de figurer dans ce que Dominique Mainueneau appelle le « panthéon littéraire » d'une nation. Une œuvre qui ne cesse de se développer puisque l'auteur projette, selon certaines sources, de faire paraître un futur roman ou du moins un essai sur la Palestine qui pourrait faire office de suite à son *Journal palestinien* (1972).

Depuis ses débuts et jusqu'au dernier opus, l'écriture de Boudjedra se caractérise par l'influence du « Nouveau Roman » nommé aussi « l'Ecole du regard ». Son œuvre résulte, de

---

<sup>1</sup> - Auteur correspondant : Ismail SLIMANI | ismail.slimani@univ-setif.dz.

surcroit, du brassage de plusieurs influences dont la psychanalyse, le structuralisme ou encore la sociologie marxiste. Elle a été qualifiée par les tenants de l'approche psychocritique de long « roman familial » à vertu cathartique. Ce que la contribution de Smaâne Amel en collaboration avec Oumoussi Seifeddine contribue à illustrer. Ces derniers choisissent pour corpus deux romans récents : *Les Funérailles* (2003) et *La Dépossession* (2017). Ils considèrent ces deux œuvres sont le lieu textuel de l'épanchement du Moi de l'auteur par une écriture « prolifique ». Cette dernière sert à surmonter un mal initial en traçant les contours d'un mythe personnel : le récit d'un Moi blessé depuis la plus tendre enfance. Ce que la psychanalyse considère d'ailleurs, par l'entremise de son père fondateur Sigmund Freud, comme la préhistoire de la personnalité.

Ce numéro se propose donc de suggérer une série de clés de lecture de cette « œuvre ouverte » à de multiples interprétations. Pour ce faire, il intègre une série de contributions relevant d'approches diverses. La plus récente serait l'écocritique illustrée par la contribution de Achheb Loubna qui démontre par une analyse des figures de style la lutte sous-jacente entre nature et culture. Cette dernière qui, dans son stade moderne, est caractérisée par « l'homme augmenté » qui dénature son milieu jusqu'à le dérégler et peut-être même qu'il est en train de le mener à sa perte. Achheb par son étude qualifiée d'écopoétique pointe alors du doigt cette « esthétique de la guerre » mise en œuvre par Boudjedra dans son roman *Timimoun* (1994). Un roman paru dans un moment où l'Algérie menait une lutte acharnée contre le terrorisme, ce qui le transforma en « roman à thèse » écologiste en guerre.

La contribution de Slimani Ismail propose de revenir sur l'engagement littéraire de Rachid Boudjedra pendant la « décennie noire » en Algérie. Ceci en opérant une lecture des différents textes parus pendant les années 1990 comme *Timimoun* (1994) ou encore *La vie à l'endroit* (1997). Slimani démontre dans son analyse une autre esthétique particulière à notre auteur, celle de « l'inconscience désinvolte ». Une esthétique qui, en fait, va se manifester au niveau textuel par la ligne de conduite qu'adoptent les personnages comme moyen de fuir le réel tragique de l'époque. Slimani étend son corpus d'étude en se penchant sur les autres textes appartenant à l'essai ou encore au pamphlet de Rachid Boudjedra afin de montrer la position de celui-ci à l'époque : celle d'un auteur engagé à défendre une Algérie avec ses repères identitaires et culturels séculaires.

Ce que prolonge la contribution de Jean-Paul Akapo qui qualifie l'écriture de Boudjedra d'appel à l'ouverture sur l'Autre, à une esthétique de la transculturalité. L'analyse d'Akapo décèle une démarche triptyque chez Boudjedra qui se répète d'un roman à l'autre : conflit, altération et altérité. Cette démarche contribue alors par son caractère répétitif à structurer un horizon d'attente chez le lecteur. Étant donné que le conflit a pour source première la différence des identités culturelles, l'issue finale sera un rééquilibrage par l'altérité assumée. Hanène Logbi, quant à elle, a recours dans sa contribution à l'Analyse du discours en sa qualité d'approche du texte littéraire. Elle met en pratique, en reprenant Dominique Maingueneau, des « notions clés de l'analyse du discours », à savoir la scénographie et la posture. Dans un corpus constitué du roman *Hôtel Saint-Georges* (2007) où Logbi analyse son aspect polyphonique qu'elle qualifie à la fois d'hétérogène et d'inachevé. Elle dégage, de cet entrelacs de voix, la part de morale et d'idéologie transposables, selon elle, des personnages vers l'auteur. Pour ce faire, elle mobilise le concept opératoire de « mobilité empathique » qu'elle emprunte à Alain Rabatel.

Imoune Youcef en collaboration avec Krim Nawel font appel à la pragmatique, une autre discipline des Sciences du langage au même titre que l'Analyse du Discours. Les auteurs se

penchent sur le dernier pamphlet en date de Rachid Boudjedra : *Les contrebandiers de l'Histoire* (2017). Ce pamphlet virulent, au titre plus qu'évocateur, a alimenté dès sa sortie moult débats et controverses. C'est justement une analyse pragmatique de celui-ci en tant qu'appareil « énonciativo-discursif » apte à montrer la sincérité de l'auteur ainsi que la doxa qu'il participe à structurer que nous proposent les deux contributeurs.

R. Boudjedra est qualifié, dès ses premiers écrits, d'enfant terrible de la littérature algérienne pour sa transgression du triangle des interdits dans son premier roman datant de 1969, *La Répudiation*. Ce que démontrent les contributions de Tounes-yamouni Sabrina en collaboration avec Ourtirane-ramdane Souhila, de N'guetta Kessé Edmond ou encore de Maârir Khadidja. Les premières opèrent une lecture mythocritique de *Journal d'une femme insomniaque*, roman originellement écrit en arabe liant transgression et corporalité. Les deux contributrices y décèlent la réécriture du Mythe de Sisyphe et le considèrent comme le lieu textuel dessinant les contours d'une nouvelle « sémiosphère » du corps.

N'guetta Kessé Edmond, quant à lui, opte pour les romans des années 2000 afin de montrer la carnavalisation de la sexualité. Pour cela, il se réfère à Bakhtine ainsi qu'à Aristote. Du premier, il emprunte la notion de carnavalisation et du second, la notion de catharsis. Sa contribution permet de jeter la lumière sur la représentation de la pulsion libidinale et du refoulement qui l'accompagne dans les différentes cultures. La carnavalisation est alors un procédé littéraire, une manière de contourner l'interdit, de le tourner en dérision et de le retourner à sa nature première. Ce que Maârir Khadidja opère d'une autre manière dans sa contribution. En effet, son travail lie certains textes de Boudjedra à l'intertexte de la littérature arabe. Cette dernière qui avait depuis bien longtemps brisé le tabou de la sexualité dans des textes comme *les Mille et Une Nuits*, comme ceux de Cheikh Nefzaoui, d'Ibn Arabi, d'Abou-Nawas ou encore d'El-Sayuti. Elle va jusqu'à considérer cette démarche de Boudjedra comme la voie vers une libération de la parole et de la pensée. Quoique son analyse va au-delà en se penchant aussi sur l'intertexte coranique présent dans les écrits de Rachid Boudjedra hautement subversifs du Sacré.

Dans ce même ordre d'idée, Birak Assia considère d'ailleurs le processus d'écriture de Rachid Boudjedra de « divination par les cendres », de « téphromancie ». Dans sa contribution, à travers l'analyse du roman *Les figuiers de Barabarie* (2010) et qui s'appuie sur les travaux de Richard Howard, elle analyse les métaphores et procédés littéraires dont use Boudjedra pour faire renaître l'Histoire de ces cendres. Elle estime alors que R. Boudjedra remet, d'une certaine manière, au goût du jour, des rites sacrés anciens qui consistaient à utiliser les cendres des sacrifices à des fins de divination. Birak ira jusqu'à considérer l'auteur comme un « magicien des mots » au pouvoir prédateur.

Ce numéro se clôt par deux entretiens. Le premier avec Rachid Boudjedra qui a honoré la revue en répondant aux questions du directeur de la revue Pr Bouterfas Belabbas. Cet entretien a la particularité de suivre la ligne fixée pour le numéro avec des questions portant essentiellement sur les romans les plus récents. De surcroît, cet entretien fait partie des rares manifestations publiques de Boudjedra ces dernières années. Beaucoup d'auteurs ou d'universitaires, à l'instar d'Amin Zaoui ou d'Ahmed Cheniki, ont regretté l'absence prolongée de Boudjedra de la scène littéraire. Cet entretien redonne donc la parole à un des doyens de la littérature algérienne que l'on croyait réduit au silence. Dans cet entretien, c'est le parcours de l'auteur, son analyse de la situation de la littérature algérienne et ses peurs quant à l'avenir de la culture en Algérie, qui sont mis en évidence.

Le deuxième entretien est consacré à l'universitaire Afifa Bererhi. Cette dernière a consacré sa thèse de doctorat à Rachid Boudjedra et plusieurs articles. En répondant aux questions de Slimani Ismail, elle revient sur son parcours à l'université d'Alger tout en évoquant des auteurs comme Kateb Yacine, Assia Djebar ou encore Albert Camus. C'est l'occasion de constater que l'Histoire Littéraire « algérienne » est à construire. Ce qui ouvre à la communauté universitaire un champ de recherche aussi vaste que diversifié. Bererhi appelle de ses vœux une Histoire littéraire « inclusive » si l'on peut dire, qui irait d'Apulée de Madaure jusqu'aux romans contemporains de langue arabe, amazigh, française et dernièrement *daridja*.

Reste que l'espoir d'un rebondissement salutaire subsiste malgré tout. C'est ce que ce numéro thématique consacré à Rachid Boudjedra avec des contributions de chercheurs universitaires de profils aussi divers que variés tente de faire et pourrait en être une des manifestations concrètes.